

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Alger vers 1842 - collection particulière

N°85 - Septembre 2016

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

La Rédaction..... 4

Les chemins de mémoire

Jean Amrouche

Odette Goinard..... 5

Les chemins de mémoire

1842 : L'Inspection en Algérie de l'Armée d'Afrique par le baron Dominique Larrey, l'ancien chirurgien de Napoléon

Annie Krieger-Krynicky..... 8

Les chemins de mémoire

Le voyage du baron Dominique Larrey en Algérie

Hippolyte Larrey..... 14

Poésie

Chères cigognes

Jean Benoit..... 45

Les chemins de mémoire

Robert, Lucien, Emile Loiseau, mon grand-père, un des pionniers du cinéma en Algérie

Michèle Gorce..... 47

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicky et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

La Rédaction

Chers amis lecteurs,

Dans ce numéro, vous trouverez des souvenirs du passé, d'autres plus récents, allant du 19^{ème} siècle jusqu'au vingtième, provenant de témoins qui ont laissé leur vision de l'Afrique du Nord ou qui y ont tracé leur sillon. Les tirer d'un oubli relatif, les placer en pleine lumière ou tenter de les faire revivre est toujours notre objectif. Qu'il s'agisse du médecin Larrey préoccupé jusqu'à en perdre la vie, du bien-être des soldats en Algérie ou du pionnier du cinéma et de l'écrivain émouvant. Avec aussi pour la légèreté, nous avons complété notre volière avec de nouvelles cigognes.

Bonne lecture

La rédaction



Jean Amrouche

Odette Goinard



Jean Amrouche 1906 - 1962

Jean Amrouche fut sans conteste un pionnier de la littérature algérienne d'expression française.

Jean Amrouche, de son nom de naissance Jean El-Mouhouv, est né le 7 février 1906 à Ighil Ali en Petite Kabylie, village dépendant de la commune mixte d'Akbou. Ses parents, Antoine Belkacem et Fadhma étaient convertis à la religion catholique. La famille s'installe en Tunisie en 1910.

Jean fait de brillantes études secondaires au collège Alaoui, puis à l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud. Professeur de Lettres à Tunis, il publie ses premiers poèmes en 1934 et 1937. Il se fait également connaître au Cercle de l'essor à Tunis. Il voyage dans une douzaine de pays européens. En 1943 il est

au ministère de l'Information à Alger. En 1944 il fonde la revue l'Arche publiée sous le patronage d'André Gide et éditée par Edmond Charlot.

Il épouse Suzanne Molbert, professeur de Lettres à Tunis, issue d'une famille installée en Algérie depuis 1840.

En 1958, durant la guerre d'Algérie, il est rédacteur en chef du journal parlé de la Radiodiffusion française. Ses entretiens avec Paul Claudel, François Mauriac, André Gide et Giuseppe Ungaretti sont célèbres. Il anime en 1959 l'émission « Des idées et des hommes ». Mais en cette même année il est destitué de ses fonctions pour des raisons politiques. Il servait en effet de médiateur entre le Général de Gaulle et Ferhat Abbas, leader du gouvernement provisoire de la République algérienne (G.P.R.A.). Peu de temps avant sa mort il réintègre toutefois son poste à l'O.R.T.F.

Il s'est éteint le 16 avril 1962 à Paris et est inhumé à Sarges-sur-Braye dans le Loir-et-Cher.

Conférencier, essayiste, critique, journaliste, Jean Amrouche fut avant tout un poète. Ses poèmes revêtent un caractère mystique. Ayant souffert d'une double identité - kabyle et française - et méconnu par les siens en tant que chrétien, il a tenté de résoudre ce conflit intérieur à la lumière de la foi. La guerre d'Algérie l'a cruellement touché. Déraciné, il a traduit dans les Chants berbères son besoin de ressourcement à ses racines ancestrales. « La France est l'esprit de mon âme, l'Algérie est l'âme de mon esprit » devait-il dire, et il ajoutait « je me suis toujours senti algérien ».

Sa personnalité et son œuvre suscitent un intérêt toujours grandissant. Hommages, colloques internationaux, expositions, manifestations littéraires lui sont régulièrement consa-

créés depuis la fin des années 70 et ses œuvres sont très souvent rééditées.

Anthologie d'Albert Memmi

Écrivains francophones du Maghreb

Parmi ses œuvres

- *Cendres* (1934)
- *Etoile secrète* (1937)
- *Chants berbères de Kabylie* (1939)
- Nombreux poèmes et essais ont été dispersés dans des revues comme *La Kahena*, *Sheherazade*, (Tunis), *Aguedal* (Rabat), *Fontaine* (Alger).
- *Journal* écrit par l'auteur entre 1928 et 1961, édité et présenté par Tassit Yacine Titouh. Ed. Non Lieu, en 2009.
- *L'éternel Jugurtha* paru dans *l'Arche* 1946, n° 13 (réédité dans *Algérie, un rêve de fraternité*, Paris omnibus 1998).

Bibliographie

- Mémoire de Réjane Le Baut : *Jean Amrouche, sa vie, son œuvre, son action*. Université Paris 4, 1983.
- *Jean Amrouche, l'éternel Jugurtha*. Rencontres méditerranéennes de Provence. Ed. du Quai, Jeanne Laffitte, Marseille 1987.

Chants de l'exil

Poème dédié à André Gide *Le jeudi*.



1842 : L'Inspection en Algérie de l'Armée d'Afrique par le baron Dominique Larrey, l'ancien chirurgien de Napoléon

Annie Krieger-Krynicky

En cette année 2016 se célèbre le 250° anniversaire du baron Larrey : le chirurgien de la Garde naquit en 1766 à Baudéan, près de Bagnères-de-Bigorre. Tout a commencé par le 8 juin lors un colloque d'historiens au Val de Grâce et avec l'exposition de l'ambulance volante à deux roues, imaginée par Larrey pour secourir les blessés au plus près de la ligne de front et les évacuer.

Toujours plus près des hommes pour leur venir en aide, telle était la philosophie de ce chirurgien, orphelin de père et qui fit ses études auprès de son oncle, chirurgien à l'Hôpital de Toulouse où, à l'âge de vingt ans, il obtint le grade de chirurgien aide-major. A Paris, la pauvreté l'empêcha de poursuivre des études et il s'engagea dans la marine en 1788, ce qui l'amena jusqu'à Saint - Pierre et Miquelon. Mais un mal de mer incoercible l'obligea à prendre du service dans l'armée de terre. De son expérience maritime, il tira la constatation de l'importance de l'hygiène et de la nourriture pour la prévention des maladies, dont le scorbut.

Mais en 1842, en réclamant une mission d'inspection en Algérie, quelle pouvait être la motivation de cet homme de 76 ans, commandeur de la Légion d'Honneur, à la célébrité européenne, lui qui avait créé des hôpitaux à Milan et Varsovie, que Napoléon, dans son testament, avait qualifié « d'homme le plus vertueux que j'ai connu ». ? Il était illustre, adoré des officiers et des soldats après avoir été parmi eux, de toutes les batailles depuis l'Armée du Rhin de la République jusqu'à la

campagne d'Italie avec Bonaparte. Premier chirurgien de la Garde, on le trouve à Ulm en 1805, à Austerlitz, à Eylau où il opérera 36 heures durant dans la boue glacée et la neige, Friedland en 1807, la guerre d'Espagne et la retraite de Russie. Soucieux de minimiser les souffrances en un temps où l'anesthésie se bornait à un verre de vin mélangé de quelques grains d'opium et à un bâton entre les dents, il avait mis au point une technique de désarticulation de l'épaule en 20 secondes, une amputation en une minute et demi afin d'éviter la gangrène. D'où la création des ambulances volantes pour être au plus vite sur le terrain, fut-ce en plein milieu des combats. Après avoir approuvé cette création, l'empereur Napoléon, à Vienne, le fit baron et pour armoirie une raie ! Sa doctrine : « Soigner selon la gravité et l'urgence sans tenir compte du grade, l'ennemi comme l'allié » ; ainsi opéra-t-il le fils de Blücher, ce qui lui évita après la défaite d'être fusillé par les Prussiens. Louis XVIII, après que Napoléon ait refusé de le prendre dans son exil comme médecin personnel, l'estimant plus utile auprès des soldats, le nomma chirurgien de sa maison militaire, puis fera du Val de Grâce un hôpital militaire d'instruction. Mais Larrey rejoindra Napoléon pendant les Cent Jours et se déploiera à Waterloo avec ses fameuses ambulances. Louis XVIII ne lui en tiendra pas rigueur et lui rendra ses fonctions tandis que les souverains étrangers le sollicitaient vainement pour organiser leurs services de santé. En 1831, Louis-Philippe le nommera chirurgien-chef des Invalides où sont soignés les survivants de la Grande Armée et il est professeur à la Faculté de médecine. Et il s'arrache à sa famille dont il a été si longtemps séparé, à ses étudiants, à la rédaction de ses traités de dissection pour solliciter de Louis Philippe, en tant que membre du Conseil de santé, cette mission.

C'est qu'il avait été, informé de la condition sanitaire déplorable de l'Armée en Algérie. En 1839, l'avertissement avait été lancé par un rapport par le député Auguste Blanqui : les effectifs de l'armée étaient trop importants pour les hôpitaux, l'intendance ne satisfaisait pas aux demandes des services médicaux, les recrues étaient incompetentes, faute d'enseigne-

ment les officiers de santé ne savaient pas manier les instruments trop compliqués ; la nourriture était insuffisante : « du biscuit réduit en poudre » : la cuisson des aliments étant impossible car les Arabes avaient coupé les arbres ou les bêtes de somme manquaient pour le transport du bois. En 1842, une note du Ministre, secrétaire à la Guerre signale le manque de places dans les ambulances, de couvertures et même de sangsues ! Car elles étaient très utilisées pour réduire les inflammations et œdèmes selon les critères médicaux de l'époque. La quinine était trop coûteuse car importée à prix d'or d'Amérique du Sud ou d'Extrême-Orient. Enfin il constatait la méconnaissance des maladies locales. Or l'état de la population arabe était, écrivait-il, désastreux : ophtalmies et trachome entraînant la cécité, syphilis, phtisie, infections intestinales et paludisme ; la mortalité des enfants était de 1 sur 13,5 contre 1 sur 41 en France en 1831. Chez les colons européens, en 1842, un tiers des nouveaux-nés mourait en bas-âge.

L'Armée d'Afrique comptait 93 700 hommes, 6862 morts dans les hôpitaux: admissions à l'hôpital : 121 000 hommes; évacués en France : 497161 hommes, tués sur le champ de bataille : 116 hommes ! Au point que Louis-Philippe songea à abandonner la conquête. Cela tenait aussi aux difficultés liées « au climat et à la géographie : pays aride et accidenté dépourvu de routes, climat changeant : saison chaude et climat aride, mois d'hiver aux pluies torrentielles, vagues de froid. L'ennemi, s'il est en général peu nombreux, est courageux, d'une mobilité extrême et passé maître dans l'art d'organiser des coups de main » (in G. Sieur *Histoire des tribulations du service de santé de sa création à nos jours*. 1927). En 1836, le général Valée qui prendra Constantine, supprimera le nouvel hôpital d'instruction d'Alger, semblable au Val de Grâce et créé par le général Baudens car il était trop coûteux. Il était ouvert « aux étudiants turcs, maures et juifs ». (Mais devant son utilité il sera rétabli en 1857). Devant Constantine assiégée, le même général Valée se plaindra de l'absence d'ambulances et d'officiers de santé, supprimés car aussi trop coûteux.

Préoccupé par toutes ces nouvelles alarmantes, Larrey veut vérifier de ses propres yeux la situation. Muni de sa lettre de mission, il s'embarque à Toulon, le 15 mai 1842, à 6h du matin sur un bateau à voile et à vapeur *Le Tartare*. Il est accompagné de son fils Hippolyte, professeur de clinique chirurgicale à l'École du Val de Grâce. Grâce à ses lettres et à ses mémoires on peut les suivre très exactement dans leur périple. Il les conduira à Alger, Cherchell, Mostaganem, Blida, Bougie puis Bône, Constantine et El Arrouch et Philippeville, enfin retour à Alger. La traversée est pénible : mauvaises conditions, temps, mer forte mais les deux hommes s'indignent surtout du sort de leurs compagnons de voyage : « Les passagers de l'avant sont ceux qui souffrent le plus de ces aspersions continuelles : les soldats en détachement, les ouvriers pour la colonisation et surtout leurs pauvres femmes, leurs petits enfants. Car nous avons des familles tout entières. L'une de ces femmes a cinq petits et des petits tout petits. Elle en nourrit deux qui semblent dépérir comme les autres autant par les privations que par le mal de mer. Le gouvernement a autorisé le passage gratuit de 'ces colons du bord'. Il ne s'inquiète ni de les nourrir, ni de les vêtir s'ils sont nus ni enfin de les préserver des maladies qui se développent au débarquement et deviennent si funestes à ces pauvres êtres. De plus, c'est qu'à peine arrivés en Afrique, ils devraient trouver du travail et un asile et ils ne trouvent rien sans attendre longtemps; c'est en attendant ainsi que des familles entières périssent. La mortalité des enfants en bas âge est effrayante : elle atteint presque les 5/8. »

C'est Constantine, puis El Arrouch. Le peintre Deloche a laissé un tableau de cette inspection ; il figure au Musée du Val de Grâce. Enfin Philippeville.

Hippolyte Larrey écrit qu'il est impressionné par les initiatives prophylactiques du général Bugeaud, le nouveau gouverneur « qu'il ne prend pourtant pas d'habitude en considération ». « Car il fait prendre à l'armée un fébrifuge préventif : le sulfate de quinine qui ne pouvait pas faire de mal ». Déjà, dès le 3 juillet 1842, Dominique Larrey, dans une lettre au maréchal Soult, adressa ses conseils « dans l'intérêt

de l'humanité et du Trésor public » car il maniait l'humour caustique. Il critique l'abus des sangsues, difficiles à trouver et à conserver, bien que préconisées par le Dr Broussais selon sa méthode antiphlogistique et conseille de les remplacer par des ventouses scarifiées et il note lui-même « le mode d'utilisation car elles sont peu dispendieuses mais il faut faire les commandes ! » Il a aussi constaté que « l'emploi, à trop fortes doses de la quinine, a entraîné des complications : hydropisie, gonflement du corps... Il faut substituer au sulfate de quinine à 1 ou 2 grammes, quelques décigrammes mélangés à du vin doux, soit du vin de quinquina, à administrer après des vomitifs pour faire baisser la fièvre ».

Le voyage a dû être abrégé car Dominique Larrey est épuisé. Au départ, c'était un homme vigoureux et, à Alger, les officiers retrouvent, effarés, un « vieillard ». Sur *Le Tartare*, il contracte une pneumonie compliquée d'une défaillance cardiaque. Il est débarqué à Toulon dans un état critique et son fils l'emmène dans un bateau à vapeur jusqu'à Lyon où il mourra à l'hôtel le 25 juillet 1842. Le Maréchal Soult, animé d'une vieille rancune contre le trop brillant chirurgien, lui a refusé un lopin de terre dans un coin du jardin des Invalides. Au nom de la ville de Paris, Arago offre une concession à perpétuité au Père Lachaise. Hippolyte fera édifier un tombeau en forme de pyramide, allusion à son affiliation avant la Révolution à une loge maçonnique ou souvenir du plateau de Gizeh ? L'injustice ne sera réparée qu'en 1992 le corps du baron Larrey, après des honneurs militaires rendus par : le personnel de santé, repose désormais dans le caveau des gouverneurs des Invalides.

Pour en savoir plus sur la vie du baron Larrey :

Bérenger- Féraud *Le baron Hippolyte Larrey* ; Fayard (1899).

Cren *Maurice Bégin, carabin de l'Empire (1793-1859)* ; Ed Glyphe 2009.

Soubiran André *Le baron Dominique Larrey, chirurgien de Napoléon* ; Fayard 1966.

Et une bande dessinée : Dr Jean-Michel Saüt et Xavier Saüt *Dominique - Jean Larrey Chirurgien en chef des armées de Napoléon* ; Editions pyrénéennes 1996.

Nos remerciements vont à l'Association des amis du musée du Service des armées et Comité d'histoire du Service des armées (Val de Grâce) qui ont facilité nos recherches.



Le voyage du baron Dominique Larrey en Algérie

Hippolyte Larrey

« Nous nous rembarquons dans la soirée et voguons vers Alger, dont nous avons, le 23, un aperçu lointain, mais un aperçu bien nébuleux à six heures ; vers dix heures, la terre se dessine : fort de la pointe Pescade en bas ; Sidi Ferruch est à la pointe droite éloignée, presque imperceptible, c'est le lieu de débarquement de l'armée française.

En nous approchant, nous avons un aspect tout nouveau pour nous de cette ville bâtie autrefois et circonscrite au sommet d'une montagne, étendue ensuite et prolongée aujourd'hui en s'évasant jusqu'à la mer; aussi les constructions anciennes ont, elles toutes, le caractère mauresque et les nouvelles, quelque chose des bâtiments européens à toiture. Mais l'ensemble des maisons tassées les unes contre les autres avec des rues pour la plupart excessivement étroites, une couleur blanche uniforme, une sorte de régularité dans la forme et une surface nivelée, décroissante de haut en bas par les étages, tout cela donne à Alger l'apparence d'un immense carrière de pierres taillées sur place, élevées les unes sur les autres. On bâtit toujours, on bâtit même trop et surtout trop à la française, si bien ou si mal que dans cinquante ans Alger sera méconnaissable, en supposant qu'il nous appartienne encore. Il y a une masse de bâtiments dans la rade, et il faut prendre des précautions pour arriver ; un pilote, représentant le commandement supérieur est venu à notre bord et surveille l'entrée, car elle est souvent difficile, dangereuse et plus d'un bâtiment a échoué ou fait naufrage en pleine rade d'Alger. Une petite pyramide funéraire a été élevée à la mémoire d'un capitaine d'artillerie qui s'était dévoué, il y a quelques années,

pour sauver plusieurs passagers d'un navire naufragé. Nous sommes arrivés enfin à onze heures.

Le bâtiment se place assez près pour nous faire descendre à tribord. Le commandant et le directeur emmènent mon père pour aller à la santé. Une multitude de canots sont montés par des Maures qui viennent solliciter de porter nos bagages.

Nous avons le temps d'étudier là le type de la race maure aux différents âges. Adieux à l'équipage du *Tartare* à ses charmants officiers que nous voulons revoir. Trois jeunes Maures nous conduisent à terre; trois autres voiturent nos effets sur un chariot. Il faut subir la formalité de visite à la douane qui laisse passer les effets de l'Inspecteur général. Les rues sont encombrées de bestiaux, de bœufs, de moutons, etc., sans autres chiens guides que les Maures qui les pourchassent avec le bâton. La foule est mauresque, juive, arabe, française; rue aux arcades avec boutiques parisiennes. Nous nous arrêtons devant un barbier en plein air; il nous sourit pour nous inviter à nous faire raser (et nous en avons besoin); il a un cuir d'une longueur extraordinaire suspendu à sa ceinture et tombant entre ses jambes. Les rues sont pleines de marchands et de crieurs de toute espèce; tout le monde, du reste, crie à ne pas s'entendre.

Nous avons un aspect plus distinct de l'extérieur des maisons mauresques; elles sont de forme carrée, avec des portes étroites et basses, des fenêtres petites et rares, des plateformes ou terrasses au sommet sans toiture. La Place du Gouvernement est vaste, bien éclairée, en vue de la mer, avec un parapet entouré d'hôtels et de maisons à la française, garni d'une promenade et plantée d'orangers en pleine terre.

L'hôtel de la Régence ou de la Tour Dupin, le plus vaste et le meilleur d'Alger, a été construit, il y a quelques années par un des heureux spéculateurs qui se sont abattus sur l'Afrique pour la transformer, la détruire, la mutiler dans ses formes, dans son caractère, tout en la perfectionnant.

Lors de notre installation dans des chambres provisoires, mon père est assez mal partagé.

Il n'y a point de papier aux murs, afin sans doute de diminuer les chances d'insectes, de moustiques, de punaises et autres.

Dès notre première promenade, nos regards sont émerveillés, à la vue de cette belle Méditerranée, des vaisseaux en rade et surtout des nouveaux types de figures et de costumes, toujours bien drapés, quoique souvent misérables et en loques; les femmes, voilées en blanc, portent des coiffures pointues en fil de métal recouvertes du voile pour les femmes mariées...

Les Maures et les nègres sont employés aux travaux de construction ; leur force prodigieuse est unie à la souplesse des mouvements.

Le jardin du Dey est le plus beau des environs d'Alger, surtout par la richesse et la multiplicité de ses fleurs.

Au déjeuner, on nous annonce une nouvelle qui doit être sérieuse. Abd-el-Kader, pour déjouer les mouvements de l'armée expéditionnaire qui est à côté de l'Atlas à sa poursuite, vient d'apparaître dans la plaine aux environs mêmes d'Alger; mais, il n'en veut qu'aux moissons pour les brûler, et ne paraît pas vouloir ni pouvoir tenter une invasion dans la ville. Abd-el-Kader a déjà fait cette manœuvre dans des circonstances à peu près semblables.

Une excursion vers l'ouest de la ville, au hasard, nous mène à travers les ruelles les plus sinueuses et les plus étroites. L'une d'elles est encombrée et si étroite, que je m'appuie de chaque main aux murailles. Les cours mauresques sont en pierre et en marbre, avec recouvrement de faïence et des sculptures en bois aux portes. Nous assistons à une séance de Cour d'assises, tribunal français, installé dans une maison mauresque. On juge une affaire sérieuse et scandaleuse, deux agents comptables de l'armée, les sieurs Assoline et Chamorin, sont accusés d'avoir fait des faux sur les bons et les relevés des dépenses des fourrages pour des sommes considérables.

Au café maure, la musique du tambourin, du violon à l'envers, le chant rauque et monotone sur une mesure invariable avec reprise, en hurlant, produisent un effet soporifique sur tous les assistants y compris les musiciens.

Des marchands de fleurs naturelles et dorées en offrent aux femmes qui les aiment à la folie; elles s'en parent, s'en coiffent tant et tant qu'elles s'en déparent et s'en décoiffent; bouquet de ci, bouquet de là, touffe sur l'oreille, touffe sur l'œil, elles en

fourent partout. Nous avons aussi fait notre offre galante, mais c'est à peine si nous avons reçu un regard. Oh! La belle femme que c'était! La musique finit par nous envoyer coucher.

26 mai - Inspection de l'hôpital de la Salpêtrière; mon père s'y rend à cheval; la Salpêtrière est située au-dessous de la ville sur le bord de la mer qui vient jusqu'à la route et par les gros temps même jusque dans l'enceinte de l'hôpital. La salle immense est voûtée comme des caveaux et la température y est aussi la même; trois cent vingt-cinq lits divisés par travers y trouvent leur place, quelques dispositions seraient à modifier. Il y a également d'autres salles et des baraques. Nous faisons quelques observations au capitaine du génie et à l'adjoint du sous-intendant, un M. Dubois, ci-devant caporal, qui s'intitule aujourd'hui du Boys et fait le personnage comme la plupart de ses semblables; les officiers de santé se plaignent tous de ses allures impertinentes à leur égard.

Nous revenons à pied, par une route garnie d'aloès, de cactus d'un développement superbe. La campagne du Dey est couverte d'oliviers, de bananiers, de palmiers. A l'angle des anciennes fortifications d'Alger, sur un rocher, on a un point de vue pittoresque, malgré la mauvaise odeur de l'endroit : c'est l'un des égouts de la ville. Nous sommes toujours en observation des types physiologiques si divers qui passent devant nous : le Maure, l'Arabe de la plaine, le nègre pur sang, le mulâtre, l'Espagnol, le Maltais, le Mahonais, etc.

Le 31, à neuf heures, nous reprenons la mer à bord du bâtiment princier le Tartare, qui quitte Alger à la nuit tombante et traverse, pendant la nuit, le golfe de Sidi-Ferruch.

Au soleil levant, le 1er juin, nous sommes en face de Cherchel, l'ancienne Césarée, conservant d'importantes ruines, des anciens aqueducs romains qui y apportaient les eaux. Nous longeons la maison des tombeaux où l'on a trouvé beaucoup d'antiquités romaines; l'ancienne muraille d'enceinte en débris épars; les limites étendues de l'ancienne Césarée depuis la plage jusqu'au sommet des coteaux; des cultures : oliviers, orangers, citronniers en pleine terre; le prolongement infini de la côte ; une tourelle au sommet, avec un poste, construit depuis qu'un capitaine du génie fut tué par les Arabes, qui arrivaient facilement jusque là. On aperçoit souvent des

bestiaux, et il serait très dangereux de tenter une promenade sur la côte toute occupée sur le revers par les Kabyles. Nous débarquons et stationnons à Cherchel.

Ce n'est qu'un village sans grandes ressources, sans société, sans plaisir ; le mouvement militaire y est très variable, la garnison étant de mille à quinze cents hommes.

En visitant l'hôpital, je constate l'usage de la triple saignée chez les Arabes, à la veine jugulaire, à la racine et au bras successivement dans une même journée; c'est la saignée coup sur coup.

Nous retournons à bord.....

Un officier de cavalerie ; il est lieutenant au corps appelé des Zéphyr, sorte de flanquiers intrépides prêts à toutes les fatigues, à tous les dangers de la guerre, mais aussi très durement imitateurs des Arabes pour les razzias, les décapitations, le viol et le gaspillage. M. V... connaît bien son Afrique militaire depuis huit ans qu'il exerce. Le soldat, selon lui, est malade bien plus par les fatigues et les privations de toute espèce que par l'influence du climat et l'intempérie des saisons, et une preuve, c'est que l'officier ne souffre pas, à beaucoup près, dans la même proportion ; l'officier de cavalerie surtout qui a sa tente, ses chevaux, ses provisions et jusqu'à son cuisinier. On se trompe en France et on nous trompe souvent sur l'origine et la conséquence de nos conquêtes et victoires en Afrique. Abd-el-Kader, par exemple, aurait plus de goût et d'intérêt à faire la guerre dans le Maroc que dans l'Algérie; nous aurions pu nous en faire un allié au lieu d'un ennemi, en s'y prenant autrement qu'on ne l'a fait.

Abd-el-Kader est le plus civilisé des arabes connus, le plus brave et le plus habile; le plus civilisé, parce que lui ne fait pas couper les têtes de Français ...

L'Algérie est une vaste terre d'exploitation pour les fermiers militaires, avec fournitures du budget et, pour engrais, le sang de nos soldats, quand ils ne périssent pas de la fièvre, du typhus, de la dysenterie surtout et de la nostalgie. Si on assurait le transport immédiat en France de tous les hommes atteints de la dysenterie, sans attendre les tardives et interminables autorisations officielles, on en aurait sauvé déjà plusieurs milliers.

2 juin, arrivée à Mostaganem, après avoir ralenti exprès notre marche pendant la nuit. Le débarquement est d'ordinaire l'un des plus difficiles de nos possessions sur le littoral pour peu que la mer soit mauvaise, parce qu'il n'y a ni rade, ni port. Mais le ciel et la mer semblent nous protéger; les officiers de bord prétendent que l'étoile de Napoléon veille sur son ancien serviteur. De loin, l'aspect de Mostaganem est assez triste. Cette ville est située au sommet d'un monticule assez aride, battu par la mer pendant les mauvais temps. On a du sable jusqu'aux chevilles pour monter durant une demi-lieue.

Le colonel X..., commandant de Mostaganem, vient à bord pour saluer mon père. Ascension en cavalcade de la montée de Mostaganem, village plus que ville, assemblage de baraques en bois plus que constructions de pierre, avec peu ou point de vestiges d'habitations anciennes; une tour en ruines toute peuplée de cigognes, d'où le nom de Tour des Cigognes qui lui a été donné; un vaste emplacement plus loin est tout composé de baraques, c'est ce qu'on appelle Matamore ou Mélamone (est-ce parce qu'autrefois cet emplacement servait aux exécutions capitales? On dit que oui); l'usage de certains supplices a été conservé à Mostaganem. On coupe le poignet, par exemple; dernièrement encore un homme fut condamné à cette peine, qu'il supporta sans se plaindre, et il emporta dans l'autre main celle qui venait de lui être séparée du poignet. Le Matamore, c'est aujourd'hui l'hôpital, et l'hôpital de Mostaganem est d'une grande importance à cause des mouvements militaires de la province d'Oran.

Nous assistons à une séance curieuse donnée par une espèce de cadi, qui rend la justice en plein air et donne sa main à baiser aux Arabes passants.

Du reste, le baisement de mains est un signe d'affection autant que de respect entre les Arabes; nous avons vu des hommes de même âge et de même position se baiser ainsi les mains et le creux de la main.....

Un petit-fils de La Fayette, portant son nom, est monté à notre bord pour rejoindre son régiment; il est sous-officier de spahis et s'est déjà bien montré au feu.

- Arrivée dans le golfe d'Arzeu (à six lieues environ de Mostaganem) ou plutôt dans la baie d'Arzeu. Plus loin, en

arrière, la Macta où des blessés français ont été tués par les nôtres au milieu des Arabes en grand nombre qui les environnaient et leur tranchaient la tête. La baie d'Arzeu forme un large demi-cercle heureusement disposé pour une petite rade, si Arzeu avait plus d'importance; mais ce n'est qu'un petit bourg composé de quelques bâtiments de mesquine apparence avec un détachement de troupe, un blockhaus au-dessus et un brick en station. Toute la côte, depuis Mostaganem jusqu'à Arzeu, est occupée par des tribus alliées qui payent régulièrement leurs impôts; n'est-ce pas d'une soumission exemplaire!

Arrivée à Oran vers sept heures du soir, après qu'un officier eut été chercher l'entrée à Mers-el-Kébir où tous les autres passagers doivent descendre, excepté nous. Débarquement et traversée du canot, depuis le bâtiment, à un quart de lieue, jusqu'à la terre d'Oran. Le bâtiment signalé; tous les officiers de santé sont en attente, plusieurs revenant de Mers-el-Kébir.

Escorte à cheval, mon père dans une petite voiture avec moi; nous traversons la ville, et arrivons au logement réservé chez le chirurgien en chef.

A Oran, il faut toujours monter; c'est pourquoi peut-être les officiers montent à cheval même pour descendre au café. L'aspect d'Oran est tout à fait pittoresque, mais sous une autre forme qu'Alger.

Les rochers escarpés dominant et protègent la ville qui, allongée à leur base, se prolonge sur différents points jusque sur leur sommet et présente ainsi plusieurs coupes distinctes. Oran est même divisé en trois parties; sa principale séparation est ce qu'on appelle le Ravin. Les constructions irrégulières, sont si bien blanchies (comme à Mahon) qu'elles semblent toutes récentes; la plupart sont espagnoles, mais un grand nombre déjà sont françaises, très peu sont mauresques; quelques minarets élégants s'élèvent de distance en distance. De beaux arbres croissent en pleine ville, dans les rues, dans le ravin, sur le versant des coteaux; les platanes, les oliviers, les bananiers, les orangers, les grenadiers remplacent ici nos arbres vulgaires de France; mais les coteaux sont desséchés à leur sommet par le soleil.

Le 3 juin, la température atteint 20 degrés : la chaleur est plus supportable qu'on ne le croit en France, plus pénible du reste à la longue qu'au début, mais salubre. .. Les Arabes se couvrent beaucoup la tête et le corps ; ils portent quelquefois plusieurs burnous les uns sur les autres et toujours avec la précaution de protéger la nuque sans la comprimer (leur coiffure simple est commode à cet effet). Ils portent aussi des pantalons très amples pour que l'air y pénètre aisément, sans s'assujettir à nos liens de boucles, de jarretières, de bretelles, etc. Aussi le costume musulman, en général, est-il sans contredit le mieux adapté aux conditions de l'hygiène et de la physiologie. Nos zouaves et nos spahis l'ont adopté presque entièrement, ainsi que les gendarmes maures.

Dernière excursion dans Oran. Elle consiste à monter et descendre, ou descendre et monter à peu près indéfiniment; les boutiques sont sans intérêt local, rien d'indigène à trouver, aucune emplette à faire; plus de Kaoua comme à Alger, plus de bal maure, plus d'autre curiosité; il y a des marchandes de tabac sur tous les chemins, qui mènent à autre chose qu'à acheter du tabac.

Visite au médecin en chef et à sa famille. Oran possède un petit fonds de dames qui galope le jour et danse le soir presque tous les jours et tous les soirs avec toutes sortes de fantasias. Nous serions allés à Tlemcen et à Mascara s'il y avait eu utilité pour l'inspection et agrément réel pour le voyage. Le général Lamoricière vient de pourchasser une tribu ennemie dans ces parages, pendant qu'Abd-el-Kader était repoussé sur un point peu éloigné par une tribu alliée, dite des Borgia. Adieux à Oran par la route de terre jusqu'à Mers-el-Kébir, où nous devons nous embarquer.

Le *Furio* qui doit nous reconduire à Alger, est commandé par le comte d'Harcourt, de nom et de réputation tout aristocratiques ; il nous accueille avec une politesse de grand seigneur, et donne à mon père la chambre d'honneur. Je reçois une couchette dans le même genre et au même endroit que sur le *Tartare*.

Je sais des gens qui se plaignent de l'allure hautaine des officiers de marine ; mais ce sont des gens qui prennent un bateau à vapeur pour une malle-poste et le commandant pour

un conducteur, il faut donc les éconduire. Arrivée à Mostaganem en vue de Mazagan.

Nous partons le 4 juin, vers minuit, après avoir embarqué dès huit heures du soir.

La nuit est quelque peu agitée par l'insomnie, les souvenirs, le tangage, la cloche des heures, le sifflet du contremaître, les chanteurs de l'office de quart, le ronflement de mes voisins, la chaleur de l'endroit, les agaceries des puces et surtout l'abolement sauvage et inquiet de mon chacal.

Lever d'aurore, contemplation de la belle mer et de la vilaine côte toute nue ou beaucoup trop déshabillée.

Visite à bord du commandant de Mostaganem qui nous apporte une caisse bien hermétiquement fermée, clouée, que nous pouvons, dit-il, ne pas ouvrir avant notre arrivée à Paris, par conséquent lorsque nous aurons voyagé pendant près de deux mois encore; c'est une caisse de tortues qui peuvent apparemment se suffire à elles-mêmes pendant tout ce temps-là sans manger, sans boire et sans respirer; la boîte en contient seize. Le temps est clair, la mer calme et le vent arrière; en carguant les voiles, nous filons plus de sept nœuds.

6 juin. - Réveil à Cherchel, où nous avons fait halte déjà en venant. Un triste événement s'y est passé depuis : sept cavaliers des zéphyrus étaient allés aux fourrages à quelque distance de Cherchel, se sont endormis sans se réveiller, un groupe d'Arabes les a surpris et leur a tranché la tête.

Rentrée à Alger. Installation à l'Hôtel de Périgord, moins vanté, mais meilleur que celui de la Régence.

Rien de positif encore sur la marche de l'armée expéditionnaire. Le général Bugeaud est dans une activité permanente qui n'empêche pas cependant les généraux sous ses ordres d'agir le plus qu'ils peuvent pour leur compte.....

Mercredi, 8 juin, matinée des sacrifices. - Un jeune confrère vient me chercher pour aller voir l'une des cérémonies les plus curieuses, les plus bizarres du culte religieux. Le mercredi étant le jour consacré à cette cérémonie, depuis sept heures jusqu'à neuf, nous arrivons en nous promenant sur le lieu général du rendez-vous des croyants ; c'est un peu au delà de la Salpêtrière, tout près du marabout, sur le bord de la mer, où de petites grottes naturelles semblent creusées tout exprès pour

la chose. Un réservoir d'eau, quelques pierres amoncelées et le rivage, il n'en faut pas davantage pour la localité qui se retrouve de distance en distance ainsi faite et favorable. Quant au cérémonial, voyons comment cela se joue. Des nègres et des négresses surtout sont préposés aux sacrifices avec un attirail, matériel de fioles, de parfums, de boîtes à cailloux, de petites bougies et de poulets pour victimes. Le but de la cérémonie est d'obtenir la purification de l'âme, la guérison des maladies en chassant les esprits malins qui causent tous les maux.

Plusieurs malades se présentent: le premier est un jeune Maure qui peut à peine se soutenir debout ; il a toute l'apparence phtisique, mais la foi semble lui donner des forces et les négresses lui font des ablutions froides sur les jambes, sur les bras, sur la tête, le visage et le cou.

Après lui se présente une jeune femme mauresque dont nous ne voyons d'abord que les yeux ; elle vient se faire guérir de sa stérilité : les mêmes ablutions lui sont faites aux bras, aux jambes et à la figure, que nous entrevoyons indiscretement : mais ce n'est pas tout, et comment dire le reste ? La jeune affligée, se rapprochant davantage, écarte et relève une espèce de petit tablier que l'on appelle le fouta ; puis elle entr'ouvre la robe de dessous et reçoit sur le bas-ventre la vapeur d'un parfum antistérile. Je n'en puis dire davantage par pudeur ! La cérémonie est accompagnée de petites bougies qui brûlent sur le bord du réservoir, de petits cailloux jetés dans l'eau, etc., et enfin du sacrifice des poulets par une négresse.

Jeudi, 9 juin. - Le général Bugeaud est arrivé à Blidah avec son corps d'armée expéditionnaire superbe de fatigue, de désordre et d'allure guerroyante. Il ne vient que pour se ravitailler et dire adieu à sa femme, qui doit retourner en France.....

Pendant notre modeste dîner de table d'hôte, mon père est pris d'un spasme violent à la gorge avec suffocation et perte instantanée de connaissance ; j'éprouve une de ces émotions qui ne se décrivent pas. Le bien-être revient enfin après cet accident, qui pouvait être si grave. Je veille aux suites le soir et la nuit, qui se passe assez bien.

Vendredi 10. - Apprêts de départ pour la province de l'est ; avis de l'amiral pour ne pas partir à cause de l'arrivée du général Bugeaud.

Je reçois la visite d'un vieil Arabe, qui me dit qu'il est malade et m'apprend qu'autrefois il faisait partie des mameluks de Napoléon à l'armée d'Égypte (comme le brave Serra de la Maison Carrée), et il ajoutait, en élevant les mains : « Napoléon grand, oui, grand Napoléon ! »

Visite au bazar, où je reviendrai..... Rencontre du plus magnifique de tous, le fils du bey Mustapha, dépossédé (selon la coutume ou l'indifférence) des biens considérables de son père. Il a cependant encore en propriété une jolie maison à colonnettes de marbre, tout près d'une petite boutique d'épicerie. L'épicier, c'est lui, lui, le beau Mustapha à la noble tête, au front intelligent, aux yeux pleins d'expression fière ou caressante (selon ceux ou celles qui passent), lui qui a de si beaux bras, des mains si blanches, des formes si élégantes, un costume si bien porté, oui, celui-là est épicier ; c'est à ne pas y croire. Le vendredi était jour de culte à la mosquée; nous regrettons de ne pouvoir y retourner. - Une nouvelle lettre de l'amiral nous donne avis contraire; le départ pour l'est n'est plus différé, il aura lieu aujourd'hui, tout à l'heure ; vite, plions bagage. Le temps s'annonce assez mal, du moins à terre ; le vent souffle et siffle avec violence et nous annonce le simoun ou sirocco, ce vent si fantastique du désert, puisqu'il semble comprimer, étouffer la respiration ; mais, heureusement, la mer ne s'en émeut pas, elle reste parfaitement tranquille.

Départ d'Alger à quatre heures pour Bône, à bord du Vautour, commandant M. Duvergier ; accueil, comme partout, empressé, obligeant ; je suis installé près du père, dans le salon du commandant.

Nous retrouvons là le mélange social déjà observé sur tous les bâtiments à vapeur de l'État. Le militaire et le civil, la femme à tous les degrés de son échelle, les abbés en prière au premier mouvement de roulis, un détachement de zouaves chantant des gaudrioles, des enfants qui pleurent, des figures de bois, des tournures de paquets complètent le bagage vivant du bord. Le bon pilote, si connu à Alger par sa bravoure et son dévouement, nous fait sortir du port....

Le samedi 11, au lever du soleil, nous avons devant nous des rochers nus, escarpés du côté de l'est, habités de l'autre côté par les Arabes et par les Kabyles. Le fortin l'Ouraga a été défortifié ; au sommet, des nids d'aigles se voient dans tout ce parage ; des maisonnettes sont au bas du coteau : la verdure se développe.

Un charmant marabout, que nous irons voir, est occupé par le commandant militaire du port.

Une maison crénelée a été détruite, il y a une vingtaine de jours, par notre vaisseau le *Vautour* et le brick de la station pour en chasser les Arabes, qui tiraillaient sur les faucheurs de la plaine....

L'aspect de Bougie est agréable ; les maisons sont éparses en façon d'un joli village français sur les coteaux, de la base au sommet, avec une jolie route jusqu'au mur d'enceinte, en bas. Le coup d'œil de la rade est magnifique, et celle-ci est la plus favorable de la côte d'Afrique : le dey y réunissait sa flotte pour hiverner. La mer y est aussi calme, aussi limpide que l'eau d'un beau lac.

Tout autour, dans une vaste étendue, des coteaux verdoyants sont bien cultivés; mais cultivés par des Arabes Kabyles les plus redoutables non seulement de la province, mais de toute l'Algérie. Ils ne laissent pas un seul Français s'aventurer à vingt pas des murs de la ville sans lui tirer des coups de fusil, ce qui fait que l'on ne peut pas bouger de Bougie; mais la simple muraille d'enceinte est un obstacle suffisant à la vaillantise arabe, ainsi que le seul bataillon, que compte toute la garnison de Bougie.

Retour à bord. Rencontre en canot d'un ancien marin qui a eu l'honneur de conduire Napoléon de Porto-Ferrajo à la côte de France. Il n'était que sous-officier de la marine, mais l'Empereur lui ayant dit : « Je vous ferai lieutenant de vaisseau », le brave marin se l'est tenu pour dit, il a vécu et vieilli avec cette idée-là, si bien que son idée s'est transformée en une paire d'épaulettes, sans autre brevet que celui de son invention. ...

Large sillons et plateaux de neige au sommet des montagnes dont quelques-unes dominent les nuages.

Le temps est au beau fixe, superbe ; la mer n'offre qu'une surface lisse, et contre la chaleur du soleil il y a une brise

fraîche. On file presque à huit nœuds, le sillage est parfait, sans embarder, l'officier de quart et le timonier sont attentifs à leur affaire.

Le commandant, qui saurait surveiller tout, n'en a pas besoin et s'endort comme un simple passager.

Arrivée en vue de Djigelli, un grand bâtiment carré se dessine entièrement à l'extrémité d'un promontoire au milieu de quelques baraques qui nous représentent la quasi ville de Djigelli dont l'hôpital est le château, le palais.

Plusieurs blockhaus en protègent les abords. Ils ont été cependant attaqués, il y a une quinzaine de jours, par plusieurs tribus à la fois (Kabyles à pied) ; les nôtres les ont repoussés énergiquement, c'est-à-dire la légion étrangère formant la garnison de Djigelli. Elle est signalée comme fournissant plus de malades que les Français parce qu'il y a plus de prédispositions morbides, plus d'intempérance et surtout plus d'excès de boissons. Une cause de localité se joint à celles-là; c'est un entourage de marais difficiles à assainir, d'où la fréquence des fièvres intermittentes endémiques, entretenues ou aggravées quelquefois par les eaux stagnantes de la ville (ou du village) ;celles-ci pourront être détournées, assainies : l'hôpital est un palais dans un village.

Retour à bord ; notre descente à terre avait failli être compromise par un heurt contre le bas-fonds de l'eau, et, à plus grande distance, il serait dangereux de vouloir aborder la nuit à cause des rochers qui surgissent de l'eau et pourraient faire échouer un bâtiment. Un brick autrichien, échoué dernièrement, a été anéanti, pillé en quelques instants par les Arabes.....

Dimanche 12 - Arrivée à Philippeville, à sept heures du matin; aucun point intermédiaire à noter depuis Djigelli. Stora, en avant de Philippeville, conserve des ruines à voir en retournant. - Russi-Cada, ancienne ville romaine (c'est Philippeville), était devenue une simple bourgade arabe lorsqu'elle fut prise; elle n'offrait alors que des baraques. Elle ressemble aujourd'hui à une ville de province sur la côte d'Afrique; elle a été construite depuis moins de deux ans. Un large mur d'enceinte permettra, en disparaissant, d'agrandir beaucoup la ville et lui donnera plus tard à peu près l'étendue

en largeur et en surface qu'occupe Alger, avec un aspect différent, quoique sur un emplacement analogue.

Le colonel Brive, commandant de la place, vient à mon père qu'il n'attendait pas sitôt. L'hôpital, magnifique comme édifice, s'élève sur une hauteur à gauche et en avant de la ville. On nous annonce un événement qui exige une sérieuse enquête : il s'agit d'une punition que l'on a infligée à un soldat pour un délit fort insignifiant. On lui a attaché les poignets aux talons derrière le dos et on l'a laissé dans cette pénible posture sur la terre, en plein soleil, pendant plusieurs heures. La constriction fut si forte, que l'un des poignets fut presque divisé ; la main est devenue complètement insensible et sans mouvement, elle est enfin tombée en gangrène et il a fallu amputer le bras de ce malheureux, La cruelle torture qu'il a subie, s'appelle la crapaudine, parmi les soldats du corps des zéphyr, auxquels ce genre de punition est exclusivement réservé, sous prétexte que ces hommes-là étant sortis des prisons, méritent plus de sévérité que d'autres. Une autre torture inventée encore contre ces malheureux pour des fautes un peu plus graves telles que le vol, la vente de leurs armes, est ce que l'on appelle le silos.

Le coupable est plongé tout nu dans une espèce de puits profond, très étroit surtout à son ouverture ; il n'a qu'un quart de ration de pain et de viande avec de l'eau pour vingt-quatre heures, et il reçoit ses vivres par une corde.

Pour le reste, il souffre tout ce que l'on peut imaginer et il subit la durée de ce supplice pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois même, jusqu'à ce qu'il vienne succomber d'épuisement à l'hôpital. N'est-ce pas atroce ? Et n'y aurait-il pas plus d'humanité à fusiller un soldat qu'à le martyriser de la sorte ? Nous avons vu un de ces malheureux qui nous a raconté, lui-même, tout ce qu'il avait souffert du silos pour avoir abandonné son fusil. J'ai enfin, sur ce triste sujet, d'autres renseignements qui commandent la plus sévère réprobation.

Arrivée en vue de Bône après une heureuse traversée de quelques heures, sous un vent d'arrière qui nous a fait filer jusqu'à huit nœuds passés. Le *Vautour* passe, du reste, pour l'un des bons marcheurs de l'État. Doublons d'abord le cap, le plus avancé en mer, des rochers de la côte ressemble

singulièrement à un lion couché, d'où lui vient le nom de rocher du Lion. Sur la hauteur, se voit la casbah ou citadelle, qui fut détruite presque entièrement en 1839 par l'explosion de la poudrière, due à l'imprudence d'un garde. C'était en pleine nuit, une grande partie des hommes de la garnison y périt et encore, par un heureux hasard, la plupart des officiers se trouvaient-ils à un bal donné dans la ville. On raconte, sous garantie, un fait bien peu croyable cependant: le commandant de la casbah était malade et couché auprès de sa femme; lorsque, dans le moment de l'explosion, tout fut bouleversé autour d'eux, ils étaient déjà morts. Le cadavre d'un artilleur fut lancé sur le lit, celui du commandant tomba dessous et lorsqu'on vint plus tard constater le désastre, on dit que la dame, d'une conduite des plus messalines, était représentée après sa mort telle qu'elle avait figuré pendant sa vie. Pendant cette histoire, entrons en rade. Le capitaine commande le mouillage ; déjà quelques visites à bord. La plus intéressante est celle de M. Lombard, fils du chirurgien en chef des armées de la République. Il est depuis une trentaine d'années médecin-conseiller des beys de Tunis, qui lui accordent tous la plus intime confiance, tous, car il en a déjà vu six se succéder sur le trône : l'un mort en combattant, l'autre assassiné; celui-ci de consommation, celui-là de gangrène sénile, etc. ; tous, après une vie très déréglée par l'abus des femmes et du vin. M. Lombard, comme chirurgien, a fait, avec le plus heureux résultat, l'opération si grave du trépan à la jeune favorite du bey actuel qui avait eu le crâne enfoncé par la lourde porte d'une salle de bains. Elle a donc parfaitement guéri et est devenue plus favorite que jamais. Une autre cure, non moins favorable pour un cas délicat chez l'intendant du premier ministre, a valu au docteur les sequins, les cachemires, une armure superbe et deux chevaux arabes.

M. Lombard est aussi le médecin du harem, que nous autres, Européens, nous confondons toujours avec le sérail. Il me communiquera enfin des observations de sa pratique intéressante en Afrique, qu'il a explorée dans toute son étendue. Mon père voudrait bien aller jusqu'à Tunis ; mais une trop longue quarantaine à faire nous en empêche, à notre grand regret. En entrant à Bône, il avait été salué par tous les

militaires alignés sur son passage et suivi par la foule avec une escouade de moutards, qui le prenaient tous pour l'évêque d'Alger ; plusieurs femmes déjà s'inclinaient devant lui et les hommes se découvraient sur son passage : M. Antonini représentait sans doute le grand vicaire et moi le petit.

Quelques instants après, Monseigneur s'emportait et jurait de toutes ses forces contre le mauvais service de notre hôtel (du Lyon d'Or). Je vais courir les rues de Bône à la nuit tombante.

Le dimanche a réuni toute la population dans les cabarets. Bastringues des matelots qui dansent, comme à bord, sans aucune espèce de femmes.

Lundi 13. - Inspection à Bône : l'hôpital, bien situé, est une ancienne mosquée d'une belle construction; les salles, à grandes colonnes granitiques avec des chapiteaux à rosaces élégantes, provenant de l'ancienne ville d'Hippone. Dans la rade se jettent deux rivières, la Seybouse et la Boudjima.

Les terres sont bien plus cultivées, bien plus riches de leur nature que dans la province d'Oran; je dirais que l'une est l'Arabie heureuse et l'autre l'Arabie Pétrée de l'Algérie. La plaine, verdoyante en été, mais inondée en hiver, est alors couverte d'eaux stagnantes auxquelles on rapporte la fréquence et la gravité des fièvres intermittentes de cette contrée (fièvres de Bône). On pourrait cependant assainir la plaine par quelques canaux qui aboutiraient à la rivière ; on pourrait même porter le cours de celle-ci au pied de la montagne. Cette montagne (Lydon) rappelle assez, par sa verdure, quelques sites des Pyrénées.

Nouvelle causerie intéressante de M. Lombard sur Tunis. Il a vu un prince héréditaire, que la jalousie et l'ambition des siens, avaient fait emprisonner dès le bas âge jusqu'à une vieillesse si avancée, que ce malheureux n'avait jamais vu la grande lumière du soleil, si ce n'est par la lucarne d'un cachot.

Il tombe malade et le docteur, dans une de ses visites, lui apporte une rose : « Dieu ! Que c'est joli ! S'écrie-t-il ; est-ce un ouvrage de la main des hommes ? »

M. Lombard ne s'est séparé de la famille du bey et surtout de ses femmes qu'en leur donnant sa parole qu'il reviendrait à Tunis. Visite à la mosquée, où nous entrons sans nous

déchausser; mais je m'arrête sur le seuil pour ne pas choquer le recueillement des fidèles. L'un d'eux s'était levé pour nous offrir les deux seules chaises du temple. Tout auprès se trouve une de ces maisons sans nom, le lupanar des Romains: filles et garçons s'y trouvent selon les mœurs ou les turpitudes des Orientaux. Deux de ces créatures ont le nez à la fenêtre et les yeux sur nous; qu'elles y restent. Bône est une ville métis, amphibie, bâtarde, barbare et civilisée, sans caractère aujourd'hui ...

Mardi 14 - M.Séguin vient nous prendre, avec des chevaux, pour aller faire une petite excursion aux ruines d'Hippone....

Sortie de Bône par la porte Constantine, après des rues Napoléon, Héliopolis, Constantine.

Un camp arabe est sous les oliviers ; c'est celui d'une tribu peu nombreuse ou douar, dont chaque cahute constitue les gourbis ; halte, et, sans descendre de cheval, nous prenons le café, le vrai café maure à un sou la tasse. Salutations arabes sur toute notre route. Arrivée enfin aux ruines d'Hippone, en traversant des taillis, des broussailles et sans qu'aucun indice annonce ces grands débris de la puissance ou plutôt de la décadence romaine. De vastes arceaux de briques et de granit sont séparés par des carrés de cour surmontés de petites galeries. Plusieurs éboulements ont eu lieu à diverses époques et les masses de constructions détruites témoignent ces grandes catastrophes (c'est l'une d'elles qui, il y a une quarantaine d'années, imprima une secousse de tremblement de terre qui ne dura pas moins de quinze secondes à Bône).

L'herbe ou les herbes, les fleurs sauvages, le figuier de Barbarie, tout cela pousse sur les murailles antiques comme en pleine terre; rien n'apprend au voyageur à quel monument il a affaire; il cherche au moins quelque inscription et ne trouve pas même un mot, un nom de quelque valeur, comme si saint Augustin lui-même n'avait jamais passé par là. Les ruines d'Hippone seraient à vendre si on voulait devenir propriétaire d'une grande antiquité ; mais il faudrait en donner à peu près mille écus et il n'y a pas un acquéreur. L'évêque d'Alger a pourtant désigné un emplacement où une petite chapelle sera élevée en mémoire de l'évêque d'Hippone ; d'évêque à évêque, c'est bien le moins qu'il fasse. Demi-retour sur notre route pour

aller chez le général d'Uzer, en traversant la Seybouse et le ruisseau d'Or, ainsi nommé parce qu'il entraîne dans son eau des parcelles d'or détachées de la montagne, c'est-à-dire détachées d'une mine que l'on ne songe même pas à exploiter. On ne s'inquiète pas davantage de faire des fouilles qui, non seulement fourniraient sans doute des métaux utiles ou précieux, mais encore des débris intéressants de l'antiquité romaine, des statues, des fragments d'édifices, des objets d'art, des médailles ainsi qu'on en a déjà trouvé un grand nombre. Arrêtons-nous chez le général d'Uzer, compatriote pur sang de mon père (quoi qu'il ait fait une plus grande fortune), ex-commandant de la province de Bône pendant plusieurs années et aujourd'hui colon propriétaire en Afrique, entouré de serviteurs qu'il a ramenés de son pays. L'un de ces braves gens de la montagne pyrénéenne, reconnaissant mon père, le salue en patois par son nom et lui cause ainsi une surprise d'émotion comme s'il se retrouvait dans sa vallée de Campan.

Le général, vivant ainsi au milieu de sa petite colonie, croit être encore aux environs de Bagnères. Il vit là tout à fait paisible, sans que jamais les Arabes soient venus l'inquiéter un seul instant. Tous les environs de Bône semblent jouir, du reste, d'une sécurité parfaite jusqu'à Ghelma et même jusqu'à Constantine (trente-huit lieues de là). Rencontre d'une caravane qui va partir de la plaine, près du pont de la Seybouse: hommes, femmes, enfants et bestiaux présentent l'image d'une véritable tribu de Bédouins nomades.

Sur plusieurs mulets sont disposés des tapis enroulés en siège arrondi; chacun d'eux sert à deux femmes, assises l'une à droite, l'autre à gauche et dévoilées, comme elles sont, du reste, hors des villes. Leur visage et leurs mains, tenus avec charme, annoncent une toilette fraîche ainsi que leurs bracelets et leurs colliers.....

De tous les animaux sauvages que l'on rencontre dans la province de Bône, la hyène est un des plus communs ; mais sa réputation vulgaire de férocité est exagérée. - Départ de Bône à sept heures du soir.

Mercredi, 15. - Arrivée ou retour à Philippeville, sept heures du matin. M. C..., interprète qui nous visite, est le fils naturel de Napoléon en Egypte.....

Jeudi 16 - Départ à cheval à six heures sous l'escorte de 25 hommes du 3ème chasseurs et de quelques spahis, plusieurs officiers, soixante bœufs. Nous marchons au pas et atteignons le camp d'El-Arrouch par un chemin de montagnes.

Vendredi 17 - A quatre heures du matin, départ d'El-Arrouch, après une nuit assez agitée par les puces qui fourmillent au camp, et encore en avons-nous été plus préservés que d'autres dans le modeste logement du général. Mais, avec les puces, une chaleur excessive nous tourmente et les hurlements des chacals nous empêchent de dormir (on a entendu dernièrement rugir un lion qui est venu jusqu'à l'entrée du camp). Un détachement de la ligne nous précède pour éclairer la route, et hier soir des spahis sont partis en courrier extraordinaire, par ordre du général Levasseur, pour annoncer à Constantine l'arrivée de l'inspecteur. M. de Camas, capitaine de spahis commandant le camp de Smendou, vient à la rencontre de mon père avec quelques-uns de ses spahis; il est fils du général d'artillerie de Camas, auquel mon père a sauvé la jambe pour une blessure très grave du genou à la bataille de Leipsick.

M. de Camas a organisé, au camp de Smendou, un marché auquel deux ou trois cents Arabes viennent tous les lundis. Avant d'entrer au camp, il fait faire à ses spahis, tous Arabes de type et de costume, une charge au grand galop dans la plaine.....

Samedi 18 - Après une nuit triste pour mon père, qui m'a inquiété, nous prenons un premier aperçu de Constantine, ville toute musulmane comme constructions et comme habitants, bien plus complète qu'Alger, plus originale qu'Oran, située sur le large plateau du Hoher que contourne et arrose le Roummel, entourée presque partout par un fossé profond et étroit, c'est le ravin, sans autre communication au delà que la route dite de Philippeville aboutissant à la porte Valée et l'autre route (de Bône ou Ghelma) par le pont d'El-Kantara. La disposition si escarpée de Constantine lui sert de fortification naturelle la plus formidable et la plus inaccessible à d'autres qu'à des Français. N'ont-ils pas échoué eux-mêmes à leur première tentative ? Mais ce n'est pas à dire pour cela que nous pourrions soutenir un siège trop prolongé si nous étions

pris en même temps par la famine. Je ne comprends pas comment on a pu trouver arides les abords de Constantine.

Toute la plaine jusqu'à Constantine, oasis et moissons, appartient à une immense tribu, notre alliée, quand même. Cette tribu avait pour chef le célèbre Caïd Ben-Aïssa, premier ministre du bey de Constantine, qui fut très honoré, très glorifié après sa soumission.

De ce côté, on a une impression d'étonnement et de tristesse, sans mélange d'admiration, à la première vue de Constantine ou du rocher de Constantine qui ne laisse apercevoir au loin qu'un seul bâtiment, c'est l'hôpital, et une seule muraille avec quelques lignes de maisons sans forme, sans relief, sans caractère encore. Le point de vue est si éloigné, la position si élevée, que l'œil est insuffisant à bien voir ce qui lui révèle ainsi sur la gauche l'antique ville de Gyrtta ; je me figurais même la situation plus haute encore, plus conique, plus détachée de la base du rocher.

Nous passons à un endroit de la route très rapproché de la ville où, il y a quinze jours, le 3 juin à huit heures du soir, un officier, qui se promenait seul, a été assassiné cruellement par les Arabes....

Depuis ce jour, un ordre de la place défend expressément aux Français de sortir seuls et sans armes à la moindre distance des murs de Constantine. Nous, nous allions y entrer. Un grand oiseau s'élève majestueusement au-dessus de nos têtes, c'est un aigle ; et puis des gypaètes, des vautours, des cigognes, des hérons. Un petit minaret arabe, en avant de la porte, présente cette inscription : « Aux braves morts sous les murs de Constantine. »

Vues de Constantine à prendre, des différents points de l'hôpital. Le ravin est un fossé profond, encaissé dans les rochers (nord-est de la ville), au fond duquel passe le Roummel. Sur l'un des côtés du Ravin, près de l'une des ailes de l'hôpital, existe une petite balustrade en pierres de taille juxtaposées ; il y en avait trois, et on désignait cet endroit sous le simple nom des trois pierres.

En regardant par-dessus les pierres, et il faut se pencher avec précaution, on ne voit qu'un précipice d'une profondeur effrayante (325 mètres), et le rocher coupé à pic sans entaille,

sans saillie, sans assise ; l'œil ne peut suivre une pierre lancée du haut de cette terrible muraille, car depuis le bas du rocher jusqu'au fond du ravin, il y a encore une profondeur à peu près égale. C'est à l'endroit dit (telati adjerati), des trois pierres qu'autrefois on conduisait les femmes adultères; on les asseyait d'abord sur l'une de ces pierres en les retenant par les jambes et, à un signal donné, on les lançait dans l'immensité du ravin où elles disparaissaient sans laisser même le plus souvent le moindre débris de leur cadavre. L'une de ces malheureuses avait dû son salut à un coup de vent qui la soutint longtemps en l'air, en soulevant sa robe comme un parachute, et elle fut ainsi transportée sur un coteau sans un autre mal que l'évanouissement; mais la cruauté arabe du mari ordonna de nouveau le supplice et la femme y périt. Il est à propos de noter que, parmi les Arabes, l'époux a droit de vie et de mort sur la femme, et il en use quelquefois cruellement comme de lui infliger l'odieuse punition de la bastonnade. Les cadis sont souvent arbitres et juges de ces graves délits d'intérieur et prononcent la séparation des époux plutôt que la condamnation du mari.

J'entre, comme médecin, au dispensaire des prostituées mauresques, dirigé par une bien intéressante femme, sœur Caliste, jeune religieuse, née à Toulouse, élevée avec soin par une honorable famille et arrivée en Afrique, il y a déjà plusieurs années, pour s'y dévouer au soulagement des infirmités humaines.

Elle est d'abord restée longtemps à Alger, où elle a appris l'arabe, et, plus tard, elle a été appelée à Constantine où elle a créé et organisé l'hôpital civil.

Mais la jalouse influence de la supérieure générale, Mme Vialar et la coterie religieuse ont dépossédé sœur Caliste de sa direction.

C'est alors que, dégagée de ses vœux, elle pouvait rentrer en France et vivre selon ses goûts de famille, mais elle s'est dévouée encore.

Quant au dispensaire, il est organisé dans de petites proportions, mais si bien organisé, que son influence d'utilité sanitaire est désormais incontestable. Les maladies vénérien-

nes, qui sont si communes, si compliquées, si graves enfin en Afrique, ont perdu beaucoup de leur intensité à Constantine.

Les femmes avaient d'abord une extrême répugnance à se laisser examiner et traiter ; elles sont les premières à présent à réclamer les soins dont elles ont besoin. Quelques-unes de ces femmes se rendent parfois coupables de quelques méfaits et on leur inflige la bastonnade sur la plante des pieds ou sur les fesses. L'une de ces malheureuses venait d'en passer par là au moment de notre visite ; elle avait été très belle, très séduisante et très recherchée surtout parce qu'elle était très grasse.... Nous visitons le quartier des juifs, tous occupés à ne rien faire, parce que c'est le jour du sabbat ; toutes les femmes sont groupées sur le devant des maisons : les plus riches en grandes parures et les plus belles aussi. Nous en avons demandé une, blanchisseuse de son état, pour notre linge, et, elle ne voulut jamais se laisser payer parce que les juifs ne prennent pas d'argent le samedi.....

Toute l'élégance, tout le luxe, toute la richesse de l'intérieur ou de la famille s'appliquent à la toilette des femmes qui portent de grandes résilles ornées de mousseline à franges d'or, des loquets cousus de sequins, des voiles tout brodés et des bijoux de la tête aux pieds.

Dimanche 19 - Nouvelle inspection de Constantine ; grand déjeuner médical sous la galerie mauresque du docteur Vital.....

Rendez-vous est pris avec sœur Caliste : Honni soit qui mal y pense; elle veut bien me conduire dans quelques maisons mauresques, et c'est moi qui ait l'air de l'accompagner tout à travers de la ville, elle, dans son costume de religieuse, moi, avec mon uniforme de médecin militaire.

C'est l'habit le plus estimé, le plus révééré même par les Arabes; il suffit quelquefois, pour nous sauver, parmi eux, des pas les plus difficiles, pour nous préserver de la mort dans une défaite ou dans une razzia, ou bien pour nous donner accès dans les douars, dans les tribus hostiles. Les Kabyles même, connaissent et respectent le médecin, qu'ils appellent tebib, d'après le simple collet brodé de son habit ; ils l'envoient quelquefois chercher dans les camps, à grande distance, avec un bon cheval et une escorte pour obtenir de lui des conseils

ou des secours et on ne cite aucun exemple de guet-apens ou de trahison envers le tebib, quoique plusieurs de nos camarades aient été tués selon les chances ordinaires de la guerre.

Un capitaine d'artillerie, grand amateur de botanique, était allé, sans uniforme, herboriser sur une montagne où il fut surpris par les Kabyles, qui le tenaient déjà pour lui couper la tête, lorsqu'il s'écria qu'il était un tebib ; le yatagan fut rengainé et le capitaine tebib en fut quitte pour donner une consultation bien méritée aux malades de la tribu. Les Arabes ne sont, ni difficiles ni exigeants sur les ressources de la médecine ; les moyens les plus simples leur suffisent et les moyens les plus bizarres les enchantent ; c'est ainsi qu'ils ont la plus grande confiance dans un talisman, dans une amulette, dans un brimborion de bois ou de métal porté au cou, à la ceinture. L'un des remèdes les plus estimés, c'est un petit morceau de papier sur lequel se trouvent écrits quelques mots du Coran ; ledit papier est plié ou roulé dans une boîte, dans un étui qu'il faut porter sur soi et le mal est bien malin s'il ne cède pas à la puissance du remède. - Pérégrination dans l'intérieur de Constantine, toujours avec sœur Caliste.

Elle me fait entrer dans plusieurs maisons où elle a accès ; mais ici, malheureusement, le tebib n'a pas autant de privilège qu'en expédition et il ne pénètre dans le sanctuaire profane de mesdames les mauresques que s'il est rigoureusement appelé à leur donner des soins, et encore, n'est-ce que devant témoins, soit le mari, les autres femmes ou les négresses... Et ce n'est pas tout : la malade reste voilée pour le tebib lui-même, qui se passe ainsi des signes du visage, de la langue, etc.; mais il peut voir et toucher tout le reste.

La médecine ordinaire des femmes est faite par des espèces de matrones à gages, blanches ou noires, et assez complaisantes pour prescrire des bains aux pauvres recluses qui en ont fantaisie. La première précaution prise, quand on entre dans une maison où il y a des femmes, c'est de les rassembler toutes et de les cacher dans une salle où elles ne puissent être vues pendant ce temps-là ; les visiteurs attendent à la porte extérieure ou font antichambre dans la rue. L'attente dure quelquefois un bon quart d'heure parce que les femmes

ne se pressent pas assez de fuir la vue des étrangers et surtout des Français.

Une vieille négresse... est ordinairement chargée de ce genre de police intérieure et on entend sa voix rauque et criarde commander le rassemblement et la retraite.

Quand c'est fait, comme à cache-cache, elle vient vous ouvrir la porte et vous montre la maison, à moins que le maître lui-même ne s'y trouve et ne vous en fasse, les honneurs.

C'est un honneur que nous avons eu avec accompagnement de gâteaux, de confitures et de café ; grande politesse qui en veut une autre, ne refuser ni les gâteaux, ni les confitures, ni le café, de sorte qu'en faisant ainsi plusieurs visites, il faut passer par les mêmes politesses. Il semble, du reste, que l'on passe aussi par les mêmes portes et par les mêmes maisons, tant il y a de ressemblance; beaucoup de simplicité, assez de propreté; de grands bahuts en bois peint pour commodes; quelques petits coffres ornés de nacre, de perles, pour nécessaires ou boîtes à bijoux; deux ou trois sièges en bois de la forme des pliants; des nattes partout (des tapis en hiver), des coussins ; les ustensiles nécessaires au ménage ou à la cuisine, dans une pièce à part, quelquefois un vaste plateau rond en cuivre comme un dessus de table qui sert aux repas, telle est à peu près toute la garniture, tout l'ameublement des maisons mauresques, simples comme toutes celles que j'ai pu visiter avec sœur Caliste.

Elle était priée, chaque fois, avant de sortir, de passer chez les femmes sous prétexte d'en voir une malade ; mais pour répondre à leurs questions de curiosité. Il paraît que j'avais été vu par des ouvertures de portes, de fenêtres ou de murailles, si bien que l'une de ces clairvoyantes et invisibles femmes m'envoya, pour souvenir, une façon de petit mouchoir qu'elle avait brodé ; cela s'appelle sekifa et se porte autour de la tête.

Une autre étoffe d'un tissu plus lin, le teltima-abrouka, voile brodé par une autre Mauresque, m'a été donné par sœur Caliste. Ma conductrice me fait entrer ensuite dans une école arabe au moment de la leçon ; quinze ou vingt moutards moricauds sont accroupis à la turque autour d'un vieux pédagogue de mamamouchi orné ou enlaidi à la française d'une paire de lunettes d'argent.

Lundi 20 - Départ de Constantine à cinq heures du matin. Traversée descendante et à pied de la ville par le chemin le plus long et en la contournant même dans une assez grande étendue pour arriver au pont d'El-Kantara. L'imagination la plus fantastique ne saurait imaginer une œuvre de cette nature et le souvenir est embarrassé pour la décrire ; que l'on se figure un précipice taillé dans le roc à une profondeur effrayante, séparé du sol par une grande distance, au fond duquel se précipite l'eau du Roummel et puis à sa base une série de pilastres et d'arceaux élevés et du sommet de cette rangée d'arches ou d'arcades une autre plus petite et moins élevée qui, à son tour, sert d'assises au soubassement même du pont, tout cela construit primitivement avec ces énormes pierres romaines qui forment des assises si solides que presque toutes celles de la base ont résisté à la destruction du temps; les pierres de la rangée supérieure ont été plus endommagées et se trouvent remplacées par d'autres de construction espagnole et arabe. La balustrade ou la rampe du pont est abaissée dans un endroit d'où l'œil plonge au fond de cette immensité avec plus d'effroi que d'admiration. C'est plus loin seulement au delà de ce pont qui semble jeté par les démons sur un gouffre de l'enfer, c'est enfin sur la terre ferme des rochers que la pensée se rassure et envisage avec plus de calme la magnificence de cette construction gigantesque. La vue découvre alors à droite la montée de Coudiat- Aly, le plateau de Mansourali sur la gauche et l'aqueduc romain plus au loin en avant.

Nous contournons ainsi la ville jusqu'à la porte Valée ; près de la brèche, on voit l'embrasure du canon qui a lancé le boulet mortel au général Danrémont. Une petite pyramide funéraire lui a été érigée sur le point même où il a été tué. Quelques minarets s'élèvent au-dessus des maisons et constituent les seuls monuments entiers de Constantine ; ils sont blanchis à la façon arabe, si mal imitée en France et si sottement appliquée aux constructions anciennes qui devraient noircir avec le temps. Toutes les maisons de Constantine sont généralement mal édifiées, peu solides, surtout celles qui avoisinent le ravin, et ont déjà subi plus d'une destruction par les tremblements de terre. Trêve à mes contemplations artistiques pour monter à cheval ; nous partons avec une bonne escorte de deux

compagnies d'infanterie. Plusieurs de ces messieurs nous accompagnent jusqu'à la traversée du Roummel et nous voilà en route, faisant ainsi les premiers pas de notre retour, et j'y pense bien avec souvenir plutôt qu'avec inquiétude.....

Nous avons donc traversé le Roummel et doublement traversé, car il contourne la ville en double sens et non en deux bras ; vient ensuite la vallée de ce nom occupée par la tribu des Ben-Aïssa et puis toute la ligne des montagnes et des ravins que nous avons déjà parcourue en venant. Déjeuner de bivouac avec les officiers; la cantine assez bien pourvue, la vaisselle d'étain, le morceau sur le pouce, du vin piquant et de l'eau très claire avec de l'appétit, de la gaieté à la française et la chance ou l'expectative des Arabes; voilà, certes, un des plus agréables déjeuners que j'aie jamais faits....

Repos sous la charmillle de lauriers à l'entrée de la plaine; il serait bien agréable d'y passer la nuit sans l'appréhension des Arabes, des chacals et des hyènes, mais on éviterait au moins les puces.....

Un groupe d'Arabes se forme autour de mon père qui établit avec eux, par interprète, une longue conversation en manière de propagande civilisatrice mêlée, comme toujours, de ses réminiscences d'Égypte. Après le dîner du camp, une soirée divertissante : c'est d'abord la danse mauresque par un spahi déguisé en femme au grand complet, avec musique improvisée de tambourin sur une casserole et le chant connu. Un autre spahi nous donne ensuite une scène de bateleur, avec culbutes en tous sens; et, pour troisième partie, un de nos zéphyr contrefait le mayerx¹ à ravir. Bravo ! Et allons nous coucher pour le final.

Mardi 21 - Nous sommes à El-Arrouch pour déjeuner de bon appétit chez le général Levasseur.....

Je retrouve là l'interprète Ganapa, si intéressant par son origine et sa ressemblance napoléonienne; je lui promets quelques cheveux de l'Empereur et les larmes lui viennent aux yeux. Vers la fin du repas, deux cheiks arabes, alliés à nous, prennent place au-dessus et sont déjà prêts à se mettre en

1Un des types de la caricature française. Créé après 1830 par Charles Traviès, figuré en bossu ivrogne, irrégulier, mais patriote, il entendait symboliser la petite bourgeoisie.

campagne. L'un d'eux est un savant qui comprend les questions de mon père en arabe-égyptien; l'autre est un intrépide combattant au milieu d'une mêlée....

Nous voilà enfin rentrés à Philippeville, à midi.....

Vendredi 24 - Après une visite à l'hôpital, nous descendons chez le colonel Brice, qui donne ordre au commandant de place de nous faire voir le silos, car ledit commandant n'y semblait pas disposé et voulait nous persuader qu'aucun silos n'était occupé pour le moment. Allons toujours, nous verrons bien.

Il y a effectivement un silos occupé, mais où est-il? Nous sommes déjà dessus. Que l'on se figure une sorte de trappe en bois, au niveau du sol, d'un mètre carré environ, percée de trous étroits et solidement fermée par un cadenas; on ouvre cette trappe, une odeur infecte s'en dégage et à dix pieds de profondeur environ, dans une fosse creusée ainsi dans la terre, apparaissent des êtres humains, des corps nus étendus les uns à côté des autres presque sans mouvement et sans espace du reste pour se mouvoir; il y en a dix, oui dix, et on ose nous dire que quinze hommes pourraient tenir dans ce silos, bouge fétide et funeste, au milieu duquel se trouve un grand baquet rempli des excréments de ces malheureux. Comment peuvent-ils vivre, respirer dans ce lieu horrible? On ouvre la trappe deux fois par jour, une fois le matin et une fois le soir ; cela s'appelle leur donner de l'air.....

Visite au cirque romain, tout en ruines et caché par les herbes hautes. Débris de colonnes, de chapiteaux, de bas-reliefs, de pierres tumulaires; statue entière de femme, la figure assez informe; mais la tunique entière plissée admirablement, un buste, etc., etc. Tout cela reste en plein air, exposé aux mutilations des malfaiteurs de l'art, aux rognures et aux larcins des filous amateurs et des Anglais. Il y a, auprès des ruines, une lionne et une panthère de jeune espèce : mais qui n'ont aucune allure de gardiens ou de surveillants ; ce sont deux petites bêtes féroces apprivoisées qui ne se fâcheraient certainement pas si on volait sous leurs yeux les antiquités romaines.

J'essaye inutilement de rechercher un caractère de localité, un type quelconque de physionomie dans cette Philippeville qui n'offre qu'un ensemble de natures les plus diverses, les plus

mêlées, la tournure enfin la plus équivoque, la plus bâtarde et très propre du reste au nom de juste milieu qu'elle a pris. Les marchands sont nos boutiquiers de province. Vous demandez, je suppose, un burnous ou un caban et on vous offre un carrick ou un paletot; si vous cherchez des babouches, on vous offre des chaussons de lisière et vous croyez alors vous trouver à Carpentras. C'est assez.

Samedi 25 - Excursion à cheval à Stora, par la jolie route qui longe le bord de la mer, en suivant les contours des coteaux. Quelques ruines à voir chemin faisant ou chemin montant, et nos petits chevaux grimpent au galop. Ce sont, comme presque tous les chevaux de l'Algérie, des chevaux demi-arabes seulement, ou chevaux barbes; ils ont assez d'allure, le pas très assuré, le trot dur et le galop rapide jusque dans les montées; ils cèdent facilement à la main et sont très rarement vicieux; mais ils sont fort jaloux des chevaux français qu'ils supportent impatiemment.

Un cheik de Kabyles, l'un des plus riches et des plus braves, devenu notre allié, descend de la montagne, où il surveille l'immense récolte de ses figues; il vient nous dire bonjour et prendre le café avec nous.

Sa belle figure, un peu fière, est cependant avenante par la franchise et représente assez bien un type de ces Arabes de la montagne, si superbe dans sa tenue, si laborieux dans la paix, si redoutable dans la guerre. Celui-là ne manque pas d'intelligence et possède quelques notions de notre histoire actuelle; sa mise est fort simple, mais rehaussée par le burnous rouge que portent tous les cheiks alliés.

Il me donne sa tabatière rustique en bout de corne de bélier et une cartouche arabe (dans un morceau de roseau) et il reçoit, en échange, un paquet de poudre qui semble lui faire un infini plaisir. Quelqu'un lui disait d'apporter de la montagne des provisions qui lui seraient bien payées; il s'en offensa en déclarant qu'il ne vendait pas ce qu'il pouvait donner. On lui demandait aussi quel Dieu il croyait le plus puissant; il répondit: le Dieu de Mahomet pour nous et le Dieu de Jésus-Christ pour vous; mais, en montrant le ciel, le Dieu de là haut pour tous; c'est un barbare qui a dit cela.

Départ de Philippeville pour Alger à une heure. Nous sommes à bord d'un nouveau bateau, le Crocodile.

Lundi 27 - Rentrée à Alger. Visites officielles d'arrivée: au général Bugeaud d'abord. Il fait attendre mon père et le reçoit avec cette demi-politesse froide et curieuse des parvenus d'aujourd'hui, gens de la cour basse qui ne frayent pas avec les hauts parvenus d'autrefois. Le gouverneur actuel de l'Algérie est pourtant apprécié à son avantage pour les actes de son gouvernement militaire; il a une prodigieuse activité, un zèle infatigable, un vrai courage personnel et un système de guerre incessante plus utile que la guerre timide et que la guerre impitoyable, voilà pour le bien à dire....

M. Bugeaud va plus loin et comme il cultive avec succès la betterave, en sa qualité d'agronome, il prétend exercer avec le même droit et le même succès la médecine hygiénique et pour cela il a, de son chef médico-militaire, imaginé, non pas de purger toute l'armée, mais de lui faire prendre un fébrifuge préventif, le sulfate de quinine par anticipation, sauf l'avis des médecins qui n'ont pas dit non, parce que cela ne pouvait pas faire de mal à l'armée, bien au contraire.....

Le 29, départ pour Rlidah.

Vendredi 1^{er} juillet. - Blidah. Tournée matinale dans les boutiques, c'est-à-dire devant les boutiques, car elles sont toutes à trois ou quatre pieds au-dessus du sol, sans portes ni fenêtres ; il n'y a qu'une ouverture sans marches ni degrés par laquelle le marchand pénètre en s'accrochant à une corde et ne se soulevant que par la force du poignet jusque dans l'intérieur de son établissement qui n'a jamais plus que quatre ou cinq pieds carrés. C'est un dépôt, un réceptacle, un magasin de toutes sortes de denrées ou marchandises entassées, empilées les unes sur les autres sans ordre, sans distinction, sans étiquettes; ainsi des burnous, des shalls (châles) de Tunis, des étoffes richement brodées, des bijoux, des fantaisies mauresques de toutes sortes, de toutes formes au milieu ou autour et au-dessus des paniers de figues, de conserves ou des fruits, des légumes, des pipes et des paquets de chandelles.

La santé de mon père devient de plus en plus inquiétante, et il faut se décider à revenir en France. Nous quittons Blidah et

rentrons à Alger, où nous nous embarquons aussitôt sur le *Tartare*. Le début du voyage est assez agréable, mais dans la nuit du mercredi au jeudi, 7 juillet, mon père se trouve bien fatigué et prend froid dans sa cabine. Il souffre d'une affreuse migraine.

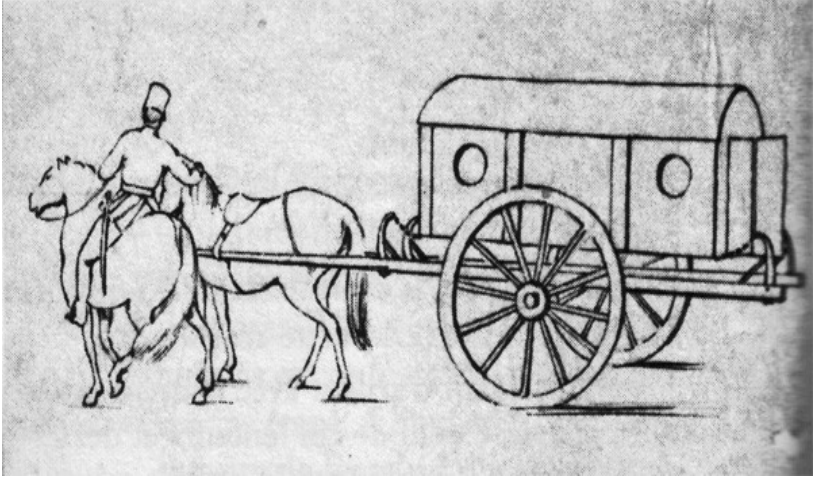
Nous ne faisons pas une lieue à l'heure et il nous reste 70 lieues à faire encore. La journée du jeudi est un peu meilleure, bien que la mer soit agitée.

Le vendredi, la mer se calme enfin et nous avons vent arrière ; mais à cinq heures du matin, cinquante-deux minutes et quelques secondes, le soleil s'obscurcit : c'est une éclipse; mon père souffre horriblement. Je relève son courage, en lui annonçant que nous apercevons la terre de France. A cinq heures du soir, nous entrons dans la rade de Toulon et nous débarquons aussitôt....

NB : L'orthographe de l'époque et celle des toponymes a été respectée en dépit de quelques contradictions dans le texte.



Dominique Larrey en 1830



Ambulance de Larrey



Chères cigognes

Jean Benoit

Un nid sur la mosquée, un nid sur la mairie,
un autre sur l'église, un autre sur l'école,
l'échassier noir et blanc, au ciel de Berbérie,
offre son port altier de hiératique idole.

A sa gent cigogneau d'école ou de mosquée,
à sa tendre couvée de mairie ou d'église,
zélée, maman cigogne apporte des becquées
de couleuvre ou d'aspic, exquise friandise!

Tant pis si, par hasard, au-dessous, quelquefois,
un casque, une chéchia, voire un crâne fartasse
ignorant que l'oiseau vient de lâcher sa proie,
imprudemment, et sans qu'on lui crie « Balek ! », passe !

Choit, aussi, du bois mort glané ou arraché
au pied d'un olivier accablé de vieillesse,
ou la fiente expulsée sur des endimanchées
attardées en causette, au sortir de la messe!

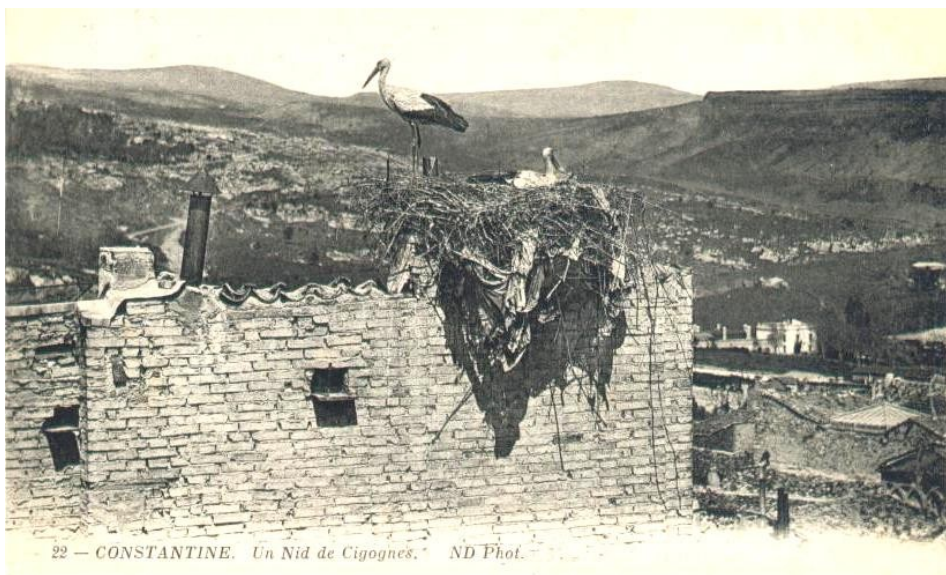
En l'observant postée dans son nid de sarments,
on est parfois choqué que cette sentinelle
muette ose, soudain, entonner longuement
- sa tête chavirée - des refrains de crécelle.

Or, si craquette ainsi la cigogne, en son nid,
c'est pour dire, à l'intrus qui guignerait sa place:
« La scape ou la pigna, pas d'embrouillamini ! »,
le claquoir ajoutant: "Balek! gare à la casse!"

Mais on peut voir aussi le couple enamouré
se livrant, bec sur bec, au jeu des castagnettes,
et, sous l'œil des badauds, par l'élan attirés,
faisant ouvertement plus que conter fleurette!

Puis voici que cigogne, à forts brassages d'air,
plumage à tous les vents, aérienne, s'envole,
monte très haut, très haut, le corps en croix, légère,
planant jusqu'au soleil qui lui fait auréole.

Mais on dit que, la nuit, à cette heure où tout dort,
juchée sur le clocher, vive, sans gêne aucune,
allongeant bec et cou, gloutonne, elle dévore
- n'en laissant qu'un croissant - les deux tiers de la lune.



22 — CONSTANTINE. Un Nid de Cigognes. ND Phot.



Robert, Lucien, Emile Loiseau, mon grand-père, un des pionniers du cinéma en Algérie

Michèle Gorce

Nos auteurs nostalgiques ont déjà décrit les salles de projection de leur ville et les émois de leurs premières expériences cinématographiques. Mais il s'agit ici du portrait du pionnier de l'aventure du cinéma en Algérie puis en Afrique du Nord, Loiseau, présenté par sa petite fille, Madame Michèle Gorce, et qui méritait d'être enfin mis en lumière.

Annie Krieger-Krynicky



**Robert, Lucien, Emile Loiseau
01/02/1883-01/05/1956**

Mon père, militaire, étant rarement près de nous, le premier homme de ma vie fut le père de ma mère, mon grand-père Robert Loiseau.

Il nous a quittés bien trop tôt pour moi. C'est pourquoi j'ai essayé de rassembler mes souvenirs afin de le faire revivre dans ces quelques lignes.

Il est né en le 1^o février 1883 à Paris. Parfois il nous racontait qu'enfant son père l'emmenait voir la construction de la tour Eiffel. Cela semble si loin et pourtant si près de nous. Il perdit son père à l'âge de 7 ans et sa mère le mit alors en pension.

Après un CAP d'ajusteur passé à l'école professionnelle Diderot (boulevard de la Villette à Paris), il a exercé un temps à Paris.



Mais après la mort de son frère (accident ou suicide ?), en 1906 il fut envoyé à Oran en tant qu'opérateur de la maison Pathé pour installer la première cabine de cinéma en Algérie. Il fait alors la rencontre de M. Joseph Seiberras qui fut déterminante. Séduit par le pays il décide de s'y installer et fut lui aussi un des pionniers du cinéma français en Algérie et même Nord-Africain puisque son activité s'étendait à la fin de Tunis à Casablanca.

Le 13 août 1908, il épouse à Sidi Bel Abbès Félicité Leca avec laquelle il aura une fille Renée en 1909 (Celle-ci s'essayera au cinéma, elle a joué Dulcinée dans le film Don Quichotte de 1933 et fut mariée avec le fils de l'acteur Fédor Chaliapine).

En 1910, il prit la direction du Kursaal, music-hall à Alger ce qui lui permit de côtoyer de nombreuses célébrités dont Mistinguett qui lui offrit une dédicace.



Puis il devint l'agent, pour l'Afrique du Nord de la première firme représentée à Alger.

La guerre éclate en 1914, il part aussitôt pour la France.

Revenu de la guerre, Il fonde le Comptoir Cinématographique Nord-Africain (CCNA) au 6 rue d'Isly et continuera jusqu'à sa mort à louer des films pour les salles de cinéma et à leur fournir tout le matériel nécessaire.



En 1919, il fut élu président du nouveau syndicat créé par les agents généraux des maisons d'édition.

Devenu veuf en 1919, il épouse le 16 février 1921 à Mascara Henriette Knapp avec qui il aura 4 enfants (Yvette en 1921, Germaine en 1923, Andrée en 1925 et Jean en 1929).

Au début des années 40, il achète un cinéma à Saïda dont il donne la gérance à son beau-frère.

Il ouvre aussi dans le quartier du Ruisseau à Alger, un cinéma "le Stella" .

En 1950, il fut récompensé de son action par la confédération nationale du cinéma français qui lui décerna un diplôme pour ses 30 ans passés à œuvrer pour faire découvrir le cinéma en Algérie.



En avril 1956, il se rend à l'enterrement d'un de ses amis. Il y prend froid et mal soigné, il décède le 1^{er} mai 1956.